

## **Retour au chalet – troisième opus -.**

Il y avait bien dix ans qu'il n'y était pas retourné, au chalet, le vieux berger. En fait, depuis qu'il l'avait quitté au terme de sa dernière saison, et Dieu sait si cette ultime journée passée là-haut à mettre en ordre après que les bêtes soient redescendues, lui fut triste et pénible, au point même qu'il n'était pas loin de se tirer en bas, mais le seul problème c'est qu'il ne savait pas comment faire, il n'y était pas remonté. Non, maintenant qu'il n'avait plus à garder de génisses, il n'envisageait pas de revoir cet endroit où il avait passé les quinze années les plus heureuses de sa vie. Il préférait rester en plaine où il habitait, chez Madame Bornand de Montricher qui lui louait une chambre depuis des éternités. Il avait trouvé là-bas des petits boulots, il s'occupait, pourrait-on dire, mais sans naturellement que cela ne lui rapporte plus rien. Il vivait sur sa maigre AVS. Car voyez-vous, quand on est berger, et que forcément l'on a un petit salaire, vous ne cotisez pas beaucoup ! Mais l'un dans l'autre ça tournait, ses besoins étaient limités. Et puis même, il remerciait le sort de pouvoir toucher une petite somme alors qu'il ne faisait plus rien. Il trouvait cela formidable. Des matins, même, où il se levait en se demandant si tout cela était vrai, ou si au contraire, parce qu'il n'aurait plus eu les moyens de payer sa chambre, il n'avait rien mis de côté, avec son métier de misère, mais il l'aimait, et c'est ça qui compte, on n'allait pas le fichier dehors et qu'il retrouve cette espèce d'existence de romanichel où tu cours le canton à la recherche d'un emploi, n'importe lequel, sans jamais le trouver, et surtout où plus encore tu es à la découverte d'un nid pour poser ta vieille carcasse dont plus personne ne se soucie, que toi.

Et voilà, il avait voulu revoir le chalet, son chalet, aurait-il voulu dire. Il téléphona à son ancien patron, là-haut, le dernier qu'il eut et qui s'était offert la montagne sur le tard, le précédent propriétaire, le gros Dunand, étant décédé. Il lui avait demandé s'il pouvait y faire un tour, et même y allumer du feu. Ce qu'on lui avait accordé, ces autres ayant tout de même gardé un bon souvenir de lui après qu'ils lui aient quand même dit que désormais ils n'avaient plus besoin de ses services !

Mais comment monter au chalet, avec la neige qu'il y avait, plus d'un mètre dans les bas, et dans les hauts, peut-être le double ? Elle était heureusement un peu tassée. Et quand il était allé chercher la clé chez son ancien patron, celui-ci lui avait prêté des raquettes. Si bien qu'il avait pu monter là-haut de cette manière, ces drôles d'engins au pied, son sac sur le dos, et hardi petit, l'affaire d'une bonne heure et demie depuis le village.

La montée fut rude. Il n'avait pas l'habitude de ces engins. Il sentait le poids du sac sur le dos. Mais enfin, il y arriverait, et d'autant plus qu'il faisait beau. Et puis, sitôt que le gros de la montée fut fait, que la peine, elle était quelque peu derrière pour retrouver le plat des deux chalets, il put commencer à ressentir l'émotion des temps passés. Ici il reconnaissait chaque endroit, chaque combe, et même que celles-ci, par l'épaisseur de la neige, elles s'uniformisaient, aurait-on

pu dire, mais sans néanmoins que cela ne les fasse tout à fait disparaître. Et puis voici le premier chalet, à main gauche. Combien de fois n'y était-il pas venu trouver le berger, son voisin de l'époque. Oh ! on en avait fait, des belles discutées, à la petite chambre toujours bien chauffée, car à la montagne, vous savez, pas de journée vraiment où l'on ne soit pas obligé de faire du feu. Juste couper cette humidité que vous avez encore, et plus même parfois, en plein cœur de juillet.



C'est par là que l'on passe.

Il était descendu dans le bois et il avait retrouvé le mur de séparation des deux montagnes, à peine si on le voyait encore, sous une telle couche de neige. Puis il avait poursuivi en traversant un autre petit bois, et le voilà, le deuxième chalet, le sien, le plus beau, au bout de sa petite clairière, sur son crêt modeste mais qui lui donnait néanmoins une position surélevée d'où l'on domine ce petit coin d'alpage. Ah ! qu'il était beau son chalet, oui, vraiment. Il sentit son cœur battre plus fort, mais peut-être était-ce cette dernière grimpée avant que d'arriver ici.... Mais non, ce devait être autre chose. L'émotion, à coup sûr.

Il allait contre le chalet. Et plus il s'approchait, plus il le trouvait beau. Avec une allure que pourtant il ne retrouvait pas vraiment dans ses souvenirs. Car ici le toit était tout recouvert de neige, et même, du côté du nord, les premières chutes descendues d'en haut avaient rejoint celles du devant du chalet, si bien qu'il n'y avait plus qu'une pente uniforme, et que sur celle-ci on aurait pu faire du ski, qu'il se pensa. Etrange. Et beau. Le chalet était ainsi comme enveloppé dans un immense cocon. Et à l'intérieur, se dit-il, on doit y être bien. Seule la cheminée dépassait.

- Et comment maintenant que je vais faire pour rentrer, se dit-il, avec toute cette neige.

Il restait heureusement un léger passage entre le mur et cette formidable couverture. Il put s'y enfiler, mais tout juste, à l'angle, au levant, et se glisser jusqu'à la porte d'entrée. Il le fit en rampant, tant la neige était abondante. Et puis vers la porte, il ne put même pas se mettre debout. Il était à genoux devant la serrure où il enfila la clé. Et puis il déverrouilla celle-ci. Mais alors, parce que la neige descendue du toit, elle appuyait tellement contre la porte que cela agissait sur la serrure pour bloquer quelque chose, il dut y donner un coup d'épaule pour qu'elle s'ouvre et qu'il puisse enfin descendre à l'intérieur même de la cuisine. Et ce qu'il laissait derrière lui, maintenant que la porte était ouverte, c'était un mur d'un bon mètre de hauteur. Et un peu de cette neige s'était effritée par son passage et empêchait désormais que l'on ne puisse refermer la porte. Il faudrait peler. Ce qu'il ferait bientôt. Pour l'heure il lui importait de prendre connaissance de la cuisine telle qu'il l'avait laissée quant à lui dix ans plus tôt.

Cette cuisine où il avait passé des milliers d'heures, à manger, et le soir à rêvasser. Sur sa vie, sur le monde en général. Elle n'avait pas changé. Le fourneau était toujours à la même place. Il y faisait noir comme dans un four parce que les volets avaient été tirés pour protéger les fenêtres contre une neige qui pourrait les briser. Et puis peu à peu quand même, un peu de jour pénétra par les interstices qu'il y avait entre les volets et puis aussi par la porte. Il s'y reconnut vraiment.

Il s'approcha alors de la petite commode qu'il y avait toujours à la même place, en fait rien n'avait bougé d'un mm, il s'en rendait compte, et y trouva dessus la même lampe à pétrole qu'il servait autrefois. Et les allumettes restaient elles aussi à la même place, après plus de dix ans. Comment vont les choses en ces lieux, qu'il se pensa, elles ne bougent pas. Il serait revenu vingt ans plus tard que c'aurait été la même situation. Comme si ici, le temps, il s'était arrêté. En bas certes, celui-ci, il fuyait, avec toutes les conneries qu'ils font, mais ici, il restait immobile. Le monde tournait, bougeait, s'entretenait, et ici, rien qui ne change, même pas dans les simples détails. La même ambiance. Le même air. Il y faisait un froid sibérien pour l'heure.

Il aurait tout voulu faire en même temps, voir chacune des pièces du rez, monter aux chambres du haut et en ces lieux revoir la bonne vieille charpente

toute noire. Il lui fallait pourtant s'organiser. Juste, dans un premier temps, jeter un œil sur la cave, rien là non plus n'avait changé, toujours le même chenit



Ce que l'on voit par la porte, c'est-à-dire aujourd'hui pas grand-chose !

depuis qu'on ne la servait plus, sur la chambre à lait, idem, et la neige avait passé par les bornatz pour laisser des gros tas poudreux sur le sol où elle ne fondait pas, et enfin sur l'écurie, endroit lui offrant peut-être le plus d'émotions. Celle-ci non plus, elle n'avait pas bougé. Il regarda les poutres, le sol de planches, il s'imprégna de cette lumière parcimonieuse et douce qui provenait par les fenêtres, les trois du fond, qu'il se pensa, plus les deux petites sur le côté du levant, et la moyenne sur le nord. Donc six fenêtres en tout. Mais aussi la porte d'entrée principale, car celle-ci, peut-être aussi vieille que le chalet, elle ne joint plus guère et laisse passer beaucoup de jour. Et de froid, bien entendu.

Il voyait tout cela, il retrouvait les images d'autrefois, quand le bétail était de temps en temps attaché au chalet, car dans l'ensemble, il le laissait jour et nuit en totale liberté sur le pâturage, ne le rentrant guère que pour le contrôler de manière un peu plus attentive une fois par semaine.

Il referma la porte de l'écurie et revint à la cuisine où maintenant il fallait s'organiser. Il y faisait si froid qu'assurément en premier il devait y faire du feu. Mais auparavant, avec une vieille pelle qu'il avait retrouvée à la cave, vite rejeter la neige qu'il avait chassée dans la cuisine en rentrant, et refermer la porte. Ensuite seulement faire du feu. Le bois lui apparaissait un peu humide, tout comme le papier qu'il avait trouvé au fond de la caisse à bois, et dont une partie avait été grignotée par les souris.

- Je fais du feu comme autrefois, se dit-il. Ah ! que je suis bien. Mon Dieu que je suis bien, je retrouve toutes mes choses, et celles-ci, elles sont inchangées. Comme si j'étais parti hier, comme si le chalet m'attendait pour revivre un peu de ma présence. Car les deux, c'est un fait, autrefois, on était lié, on se comprenait, on s'appuyait. On se consolait.

C'est vrai qu'il en connaissait l'odeur, qu'il en connaissait la lumière, les bruits aussi. Des bruits qui ne sont pas les mêmes le jour que la nuit. Des bruits de tôles surtout quand le ciel est nuageux mais que le soleil perce parfois pour venir vite chauffer le toit. Alors ça craque. Et ça craque à nouveau quand un nuage passe. Et ça craque encore une fois quand le soleil, il revient. Ainsi de suite. Des dilatations subites qui font leur bruit si particulier. Mais d'autres bruits aussi qu'il saisissait mieux la nuit, quand il était allongé sur son lit et qu'il pensait. Des bruits de charpente.

- Elle travaille, se disait-il alors. Et elle, c'est pas comme moi, elle travaille même la nuit !

Oui, son chalet. Et il fit du feu. Et celui-ci, qui eut un peu de peine à démarrer, parce que la cheminée était froide et ne tirait pas, bientôt il donna de bonnes et belles flammes qu'il pouvait voir au travers des vitres du fourneau. Car celui-ci, il était moderne, et l'on pouvait voir le feu qu'il y avait à l'intérieur. Ça donnait une belle ambiance à la cuisine, et des lueurs couraient sur les murs, et son ombre à lui, il aurait aussi pu la voir sur le blanc de la chaux, quoiqu'un peu vague, car ce n'était pas une source lumineuse violente, plutôt discrète et qui

change avec l'avancement de la combustion, quand vous avez parfois les bûches qui s'effondrent. Alors vous remettez du bois et vous vous dites que ça commence vraiment à chauffer, dans la vieille cuisine, et qu'il n'y a plus cette ambiance frigorifique que vous aviez trouvée en arrivant tantôt, et qui vous aurait vite fait retourner au village pour aller y retrouver la bonne chaleur des maisons.



Toute cette neige arrivée par les bornatz alors qu'il soufflait...

Voilà, la machine était lancée. Maintenant il allait pouvoir faire une visite plus attentive de cet intérieur où il avait vécu si longtemps autrefois. Il avait posé au début son sac sur la table et qu'il déballerait plus tard, qu'il serait l'heure de manger. Pour l'instant on visite. Il tenait en premier à retrouver les chambres du haut. Il ouvrit la porte que débouchait sur l'escalier de bois. Il reconnut le bruit de la serrure. Celle-ci non plus n'avait pas changé. Et puis celui de la porte que l'on ouvre, et puis le bruit des pas quand l'on monte. Sa main, instinctivement, elle s'était posée là où l'on trouve un appui, sur une poutre, ou sur les marches elles-mêmes. Il faisait très sombre dans la cage d'escalier, parce que les portes des deux chambres étaient fermées, et que la lumière qui aurait pu provenir de la seule tabatière était insignifiante à cause que là-haut il y avait de la neige partout. Il y avait cependant une troisième fenêtre, les deux autres pour

les chambres, que l'on n'apercevait pas depuis ici mais dont la lueur inondait un rien la paille et le foin et permettait maintenant de découvrir la pourtraison. C'était bien là ce formidable arrangement de poutres et de chevrons qu'il avait toujours admiré. Les charpentiers de l'époque, quels artistes, qu'il pouvait se redire encore une fois, en pleine possession de leurs moyens et qui avaient fait là un travail si admirable qu'en près de trois siècles la charpente n'avait pas bougé d'un centimètre, et quelques aient été les coups de vent, et l'épaisseur des neiges sur le toit. Et autrefois, elles restaient plus abondantes là-haut, parce que sur le tavillon, elles glissaient moins facilement que sur les tôles.

Et maintenant qu'il était en haut, ses pieds firent le même bruit sur les planches du replat qu'il avait entendu des milliers de fois dans le temps de sa vie active mais sans qu'il ne s'en rende compte. Car alors on vit, et l'on n'a pas le temps ni l'envie de s'arrêter sur tous ces détails. Ceux-là mêmes qui aujourd'hui prenaient tellement d'importance. Et il les saisissait tous, comme si tout à coup il avait été doté d'un pouvoir de perception immense et qu'il n'avait pas possédé en son temps. Il poussa la porte de la petite chambre et la pleine lumière le saisit, qui le fit cligner des yeux. C'était-là la pièce que le patron se réservait, la plus moderne, qui avait été construite pendant la guerre, ou à peine avant, si bien que le bois, il restait encore d'une couleur claire, tandis que les planches de l'autre chambre, qu'il découvrirait tantôt, elles étaient d'un brun presque noir, à cause du temps et de toutes les fumées qui s'étaient infiltrées jusques ici.

La chambre du patron, tandis qu'il n'y montait pour dire jamais. Alors tout à coup, parce qu'il était là, dans un endroit qui lui était attribué d'office, il se souvint de lui, de ce gros Dunand, le précédent propriétaire, avec lequel il avait travaillé pendant plus de dix ans. Un pénible que ce Gros, un gaillard qui avait toujours quelque chose à dire et qui surtout, lui, ne le ménageait pas. Mais néanmoins, au fil des années, parce qu'on avait les mêmes goûts, en somme, et surtout ce même amour de cette montagne et de ce chalet, il avait réussi à s'entendre avec lui. Et quand cette année-là où il était décédé et que ses fils avaient vendu une montagne qui ne les intéressait pas, lui, il avait failli y perdre la raison. Parce à ce Gros, il s'y était attaché, d'ailleurs il était justement décédé parce qu'il était trop gros et qu'il avait fait un coup de sang. Certes au début, il ne l'aimait pas. Il le jugeait prétentieux, gonflé, on peut le dire. Mais avec le temps, voilà, et malgré tous les défauts que l'on a, l'on s'était attaché l'un à l'autre. Si bien que sa perte soudaine fut pour lui un coup terrible. Il n'imaginait pas qu'il puisse désormais offrir ses services à un autre. Et puis il estimait que du moment que le Gros n'était plus, il n'y aurait plus eu de place au chalet pour lui.

Mais ça ne s'était pas passé de cette manière et il était revenu encore pour cinq ans. Cinq ans de bonus, qu'il se disait. Ce qui fait qu'au total il avait passé quinze belles saisons de sa vie dans ce chalet et sur cette montagne. Une belle vuerdze quand même qu'il put conclure.



Le lit était pour dire neuf. Il y avait la table, les bancs. Il y avait la fenêtre sous laquelle étaient des centaines de mouches crevées sur lesquelles, quand on marchait dessus, ça faisait un léger bruit, comme si on écrasait de légères particules d'un petit foin de montagne. On voyait par les six carreaux de celle-ci la belle clairière qu'il y a devant le chalet. Mais ce grand plan, avec tellement de neige, il était uniforme. On ne distinguait plus les accidents du terrain. C'était comme un vaste plateau alors que l'été, on pouvait le constater, il y avait certes des plats, mais aussi des petites pentes, des bosses, bref, un terrain en somme varié. On ne pouvait plus rien voir. Et puis aussi, en regardant cette neige si uniforme et toute fraîche d'une dernière couche, on s'éblouissait tant que quand vous vous retourniez sur la pièce, celle-ci vous apparaissait moins lumineuse que tout à l'heure. Ainsi vont donc les choses, là-haut au chalet, où une vie peut être faite d'éléments insignifiants qui n'intéressent personne. Mais de cela, à vrai dire, lui, il s'en fichait. Il était lui, et rien que de sentir ces choses d'une manière aussi intense, il s'en trouvait tout soudain heureux comme un gamin que par ailleurs il était toujours resté, sensible à des riens dont nul homme normal ne parlerait !

- On se comprend, les deux, hein, le chalet.



Quand la lumière joue avec la vieille chambre...



Il referma la porte pour rentrer dans l'autre chambre. Plus sombre en vertu même de la couleur foncée des planches. Elles en avaient vu passer, des bergers, celles-là. Et une fois de plus aussi, il s'approcha de ces parois entre lesquelles il avait dormi plus d'un millier de fois, et il mit la main contre pour en sentir le rugueux. Car à l'époque de leur pose, au début du XIXe siècle, on n'avait pas songé à les raboter. Ce n'est que le temps qui les avait un tant soit peu lissées. Il les sentit. Il mit le doigt dans des inscriptions que l'on y avait gravées, des bergers en ennui, de drôles de type que ces bergers, qui étaient capables de ne graver qu'une date, un simple millésime. Comme si cela suffisait à attester de leur présence forte en ce temps précis et alors qu'on ne les connaîtrait même pas. On avait ainsi taillé au couteau 1947, sans rien d'autre. Que se passa-t-il donc en cette année-là, et pourquoi se donner autant de peine pour graver simplement ce millésime ? Mais en d'autres endroits, sans mettre de date par contre, ils avaient gravé leurs initiales. Cela attestait un peu plus d'une présence, mais cela restait imprécis. Ça leur suffisait, il faut croire. Des fois encore ils avaient inscrit quelque chose, à la sanguine dans l'ancien temps, puis bientôt au crayon. Et le crayon, chose admirable, il ne s'efface pas. On notait le temps qu'il avait fait tel ou tel jour. Le temps qu'il y avait eu pour telle ou telle montée. On avait noté un événement même mineur. En fait, il le comprenait seulement maintenant, on aurait du relever toutes ces informations sur un carnet et voir si cela pouvait apporter quelque chose dans le sens de la connaissance historique de cet alpage ou de la région.

La vieille chambre, qui se trouvait directement sur l'écurie. Avec même des interstices entre les planches, si bien qu'on pouvait voir ce qu'il y avait en dessous. Elle était donc en bas, l'écurie, avec son odeur de bouse sèche qui montait en saison jusqu'ici. On n'est jamais loin de cette odeur si caractéristique, dans un chalet, ni non plus celle de la fumée. Tiens, se dit-il, il ne faudrait pas que je tarde à aller remettre du bois en bas, si je veux chauffer un peu cette cuisine glacée.

Cette bonne vieille chambre, et ces deux bons vieux lits, avec leurs matelas larges que tu pourrais y faire dormir aisément deux personnes. Mais des sommiers peu confortables, et une literie toujours minable. On voyait bien que plus personne n'était jamais monté dormir depuis qu'il était descendu pour la dernière fois il y a dix ans. C'avait donc été lui le dernier locataire du chalet. Lui, ce pauvre berger, sans fortune, sans d'autres aspirations aussi que de comprendre les choses. Après on s'en ira et c'est tant pis. D'autres nous remplaceront certes, mais qui n'auront jamais les mêmes préoccupations, mais surtout jamais non plus cette compréhension du chalet. Il n'était pas ordinaire, il en avait la certitude. Les autres, en bas, ils vivaient de choses et d'autres apparues cent fois plus importantes, et lui, il était là, et il écoutait des bruits, et il respirait des odeurs, et il se pénétrait d'une ambiance qu'il était probablement le

seul à comprendre. C'est ainsi. Chacun naît avec des particularités diverses et un but qui ne sera jamais celui des autres.

Là aussi ses pas faisaient craquer les planches du sol. Il alla à nouveau à la fenêtre pour voir le même spectacle que tantôt. Il l'admirait en silence. Il tentait de repérer une bête qui serait passée au travers de la clairière. Mais il n'y en aurait pas, il en avait la certitude. Le gibier était devenu rare. Il n'avait vu que peu de traces en montant.

Voilà, il était temps de redescendre, et tout en le faisant, à nouveau il fit craquer les marches. La cuisine n'était pas encore ce que l'on pourrait appeler bonne chaude, néanmoins elle offrait déjà un confort qu'elle n'avait pas tantôt. La lampe à pétrole était restée sur la table, car pour ce qui était d'aller là-haut, il connaissait tellement les lieux que même dans la pleine nuit il s'y retrouvait encore, mettant les mains de ci de là sur les vieilles poutres de proximité qui avaient fini par être toutes lustrées là où on les touche.

Ce serait bientôt l'heure de manger. Ce qu'il avait apporté avec lui, et qui ne nécessiterait aucune cuisson. Du thé et du café dans deux petits thermos. Un peu de vin qu'il verserait dans un verre qu'il aurait pris dans le haut de l'armoire.

Il était là, le dos au fourneau, pour qu'il ait chaud, le regard fixant les deux fenêtres et les deux volets vus au travers des vitres un peu poussiéreuses qu'il n'ouvrirait pas. Il ne voulait en rien déranger à quoi que ce soit de l'ordonnance actuelle. Et puis il aurait du retourner dehors, brasser la neige, ce qui lui donnait des frissons rien que d'y penser.

Il était là. Il mangeait. Il mastiquait. Le banc sur lequel il s'était assis, de bois, était chaud maintenant, agréable. Il regardait donc en face de lui. Il admirait la cuisine. Les ombres. Il se souvenait. Il revoyait ces centaines de petits matins quand il devait procéder de même. Allumer le feu, déjeuner et puis envisager la journée. Là il n'aurait rien à faire, qu'à ruminer de vieux souvenirs. Et ceux-ci étaient si nombreux qu'ils se pressaient tous pour ressortir au plus vite. Il y en avait des milliers.

Il était là. Et ce qu'il vit en face de lui, bientôt, ce fut le Gros, qui était monté si souvent au chalet pour le retrouver lui, pour le contrôler un peu, certes, et des fois même il lui passait de ces savons, mais surtout pour avoir quelqu'un à qui causer. Du répondant, qu'il lui trouvait, le gros. Un gaillard qui connaissait la montagne et les bêtes, qu'il estimait. Pas l'un de ces gonflés qui croient tout savoir et veulent vous jeter de la poudre aux yeux. Un homme simple mais capable d'aller au fond des choses, de voir même le dessous des choses. Alors on causait. De tout. Et même de la marche du monde. Le Gros était pessimiste. Il n'imaginait pas l'avenir. Quand à lui, le berger, s'il le sentait, ce serait pour faire toujours la même chose, et puis un jour qu'il aurait arrêté ses fonctions de berger, mener sa misérable vie de solitaire et puis s'en aller sans bruit.

Il s'en irait sans trop de peine, lui semblait-il. Et il n'était même pas sûr que ce qui adviendrait de lui plus tard, serait fait de la même substance que sa vie actuelle. Ça non, que là-bas, là-haut, il ne savait pas trop où, ce ne serait pas un

monde de chalet, avec tout ce que cela comporte. Ce serait foncièrement différent. Et cet autre monde, dans le fond, il ne le souhaitait pas. Pour lui il y aurait eu celui-ci, et puis pour le reste tant pis.

Le Gros. Ce fameux gaillard, que les gens au village n'aimaient pas. Ils étaient jaloux. Jaloux de sa montagne, de sa ferme, et surtout du beau bétail qu'il y élevait, car c'était un spécialiste.

Le Gros. Qui avait perdu sa femme. Elle s'en était allée un beau matin. Sans tambour ni trompettes. Elle l'avait quitté. Car elle non plus, pour finir, ne pouvait plus le sentir. Alors qui y aurait-il eu d'autre que le vieux berger pour le comprendre et lui faire passer le temps à l'heure où il s'ennuyait. Et c'était de plus en plus.

On avait discuté pendant des heures, des jours, derrière un verre de vin, du gros rouge, qui tache, et c'est le cas de le dire, puisque des marques de couleur étaient encore visibles sur le bois du plateau supérieur de la table, que l'on n'avait jamais pu enlever. La couleur du vin s'était incrustée dans le bois. Mais cela ne gênait pas. On n'en était pas au chalet à chipoter pour si peu. On se tenait au chaud. Et l'on parlait. Et l'on tentait de refaire le monde alors que celui-ci, indifférent, irait son chemin sans s'occuper de ces marginaux que l'on l'on trouve où que l'on aille. On n'est rien. Un souffle. Une poussière. On est moins que ce chalet, puisque si nous on passe, lui, au moins, il restera. A moins qu'il ne périsse dans un incendie. Mais on le reconstruirait, alors il serait toujours là quand même. Tandis que nous, on ne nous reconstruirait pas. On aurait fait notre temps. On aurait disparu et personne ne serait plus là un jour pour savoir que nous aurions passé nous aussi dans ce chalet et que surtout nous y aurions débité tellement d'âneries, là, derrière la vieille table. Mais puisqu'on aime ça, en dire autant que l'on peut, des âneries, pour ne pas dire des conneries, alors pourquoi s'en priver !



Il l'avait revu une dernière fois sur sa petite colline, son chalet...

C'était pourtant si triste parfois, dans la vieille cuisine, de savoir tout ça, qu'on se reversait un bon coup de rouge. Il aurait même fallu aller jusqu'à prendre une bonne cuite pour oublier le monde et ses misères, et surtout ce futur incertain qui ne pouvait nous réserver que des misères, puisqu'il faudrait au final tirer sa révérence.

Voilà. Il avait mangé. Après avoir remis des bûches dans le fourneau, il se rassit et ne bougeait pas. Immobile, pareille à une statue de cire. A penser à tout cela. Et surtout à savoir que c'était probablement la dernière fois qu'il montait au chalet. Et que ce qu'il vivait présentement, pour le retrouver, il n'y aurait plus que la mémoire. Et celle-ci est infidèle. Qui laisse des pans entiers de ce que vous avez vécu ou pensé dans l'oubli.

Il laissa passer deux heures, trois heures, et puis maintenant, il savait qu'il fallait y aller. C'en était fini, de ces grandes retrouvailles. Le chalet, il semblait déjà qu'il le repoussait. Comme pour l'aider à partir. A se détacher de lui. Vas-y, mais vas-y donc maintenant, avant que la nuit ne tombe et que tu n'aies te perdre dans l'immensité des forêts. Comme si celles-ci, il ne les connaissait pas suffisamment pour s'y retrouver !

Il s'habilla, il remit son sac à dos, il remonta sur la muraille de neige qu'il y avait devant la porte, cota, se glissa à nouveau le long du mur, et, arrivé à son angle est où il n'y avait que peu de neige, il remit ses raquettes. Puis il retrouva ses traces pour redescendre. Il en aurait à nouveau pour une bonne heure. Mais ce qu'il fit, avant de quitter la clairière, arrivé là-bas où le chemin commence à descendre, c'est de se retourner, comme il l'avait fait à chaque fois que la saison était finie et qu'il s'agissait de retourner en plaine, et de revoir encore une fois le chalet. Il était là, celui-ci, solide sur ses bases, avec son grand toit enneigé. Mais cela ne l'empêcha surtout pas de voir les trois fenêtres qui sont donc, cela se sait, comme trois yeux qui te regardent.

Alors, cette fois-ci le cœur véritablement en chamade, il reprit sa direction ordinaire, là où il poursuivrait sa route qui devait l'emmener au niveau du village où il prendrait le train.

Retour à domicile. Le chalet était derrière, et cette fois-ci, il en avait la quasi certitude, pour toujours !

